

1

À deux visages



Multiples, tous les êtres le sont pour nous. Mais moi-même pour moi je ne le suis pas, je ne pense pas l'être, ou je pense ne pas l'être. Aussi la plupart du temps je peux croire à l'unicité de mon regard, ce qui évidemment est le faux. Des êtres je vois plusieurs aspects. Et des choses je pense plusieurs choses. Je le dis ou écris, quand bien même je n'y ferais pas attention : « Multiples, tous les êtres le sont pour *nous*. Mais moi-même pour moi

*je ne le suis pas... ». Constamment aussi, sans la plupart du temps m'en rendre compte, je change les perspectives ou les modes de mon discours : « Je le *dis* ou *écris*, quand bien même je n'y *fais* pas attention... ».*

Ces altérations plus ou moins légères, dans le discours, s'appellent des *énallages*. On change les pronoms, les temps, les modes, etc. — toutes les modalités ou les perspectives de l'énonciation, qui sont aussi toutes les visions (intérieures) de celui qui parle. La conscience en effet est mobile, non unifiée. Le discours parlé est plein d'énallages, et le discours écrit aussi, quand il est vivant et non ordonné ou hiérarchisé par la logique. À cela servent ce qu'on appelle les transgressions ou les écarts du style : à retrouver la vie, l'état vivant du langage. Ce qu'on appelle style n'est pas fleurs ou enjolivements, ornements, surajoutés ou superposés à la pensée postérieurement à son déploiement, mais retours à la vie même, immédiate, à son surgissement, par-delà l'unification logique. La logique n'est qu'un massacre d'expressions.

Pourquoi n'en serait-il pas de même dans tous nos regards, toutes nos visions (extérieures) ? À quoi bon ne retenir ou ne figurer d'un être qu'une seule de ses images ? Ce n'est pas comme cela en effet que nous « fonctionnons » au fond de nous-mêmes. Le souvenir d'un être (non pas intellectuel et contraint, volontaire, mais affectif et rêveur, surpris soudain et comme envahi à l'improviste), est flou, non pas net. Il mêle des visions, ne s'arrête à aucune précision. Éparpillée, la conscience suit ses impressions bien plus qu'elle ne les domine. Tout s'échange, s'interpénètre. Rien n'est discriminé, situé à part, distingué clairement et séparé du reste. Le résultat est synthétique et totalisant, et non fixé et séparant, analytique et discriminant – comme dans cette photo, qui synthétise deux images ordinairement séparées...

Pareillement dans mon langage. J'échange très souvent les réalités quand je parle. Me souvenant d'un être, je peux dire de ce souvenir lui-même, comme je viens de le faire, qu'il est « surpris soudain et comme envahi à l'improviste... ». Mais c'est ce souvenir qui en vérité, logiquement, m'envahit et me surprend. Spontanément et sans m'en rendre compte je fais une hypallage ou inversion perceptive, un échange de repères. Comme l'énallage, l'hypallage est échange (*allagè*, en grec) au bénéfice de la vie immédiate. Peut-être est-ce une absurdité rationnelle. Mais qu'est-ce qui est le plus important : moi-même, qui prétends (activement) me souvenir, ou le Souvenir qui m'occupe (dans les deux sens du mot) ?

Il est sûrement absurde, en les décrétant irrationnelles, de corriger ces « inversions ». Qui le ferait ou voudrait le faire serait « cancérisé » par la logique. Beaucoup d'êtres (et aussi de manuels et de professeurs de littérature !), sont dans ce cas. Sont-ils vivants ? Dans ces opérations de correction (on veut corriger pour rendre « correct »), l'« holisme » initial (la fusion de celui qui perçoit et de ce qui est perçu), et en général toute poésie, seraient irrémédiablement perdus.

Diabolique est la distinction, la séparation (Diable, *Diabolos* : celui qui sépare). Diaboliques, la fixation, l'analyse, l'assignation à chaque réalité d'une place immuable et déterminée. Chimérique, l'unification du moi. Mais vivantes, la synthèse et l'unité globale, l'union des impressions, des sensations et des visions.

Quand je suis rêveur, c'est-à-dire en marge, non ordonné à la logique, à l'unification, au masque aussi et à la *persona*, au fonctionnement social, qui condamne l'éparpillement au nom de la concentration utilitaire, quand mon comportement se « définitive » au profit de l'évasion intérieure (la « phantasia », l'imaginaire), me voici assiégé par des fantômes, vagabonds, errants. Savoir si je vis pour moi revient à savoir qui je hante. Et qui me hante, qui vit en moi. Citadelle détrônée...

Mes pensées sont des « catins » que je suis, et non un objet précis que je fixe. Je les suis, même, au double sens des deux verbes homonymes. Alors moi-même je suis, nous-mêmes ne sommes pas fixés, immobiles, mais rendu(s) à une ambulation intérieure. Tout bouge et vit. Il est évident que pour percevoir mentalement une telle photo, qui mélange deux photos prises à des distances différentes, une à distance moyenne, l'autre beaucoup plus rapprochée, je dois intérieurement me déplacer. Cette photo est bien plus vivante que la vue unique, parce que je dois bouger à chaque fois à l'intérieur de moi-même, pour la voir. Dans la vue unique, je suis immobile, ligoté. Fixe et fixé, mon regard est paralysé. Multiple, il est libre. Meurt ici le spectateur unique de l'image, celui de la Renaissance Italienne par exemple. Là le regard est prédateur aussi et violeur. Mais ici divers êtres en moi regardent, en divers lieux ou de divers lieux. Et comme il y a plusieurs spectateurs en moi, je peux me parler différemment. Je regarde, tu vois, il considère, etc. À chaque fois je ne suis pas le même, mon moi se démultiplie.

Et aussi, le visage que je vois, n'étant pas à distance égale, je lui parle différemment. Assez lointain de moi, en français au moins, je peux lui dire « vous ». Mais plus proche, je lui dis « tu ». Un être que pour la première fois je tutoie, quel changement, et combien émouvant ! Quel dommage de se priver de ce magique instant, en tutoyant tout le monde d'emblée... Quelle époque profanée est celle-là, où on n'a plus la possibilité de ce passage décisif ! Quelle barbarie, et que les cœurs aujourd'hui sont rudimentaires... On ne sait pas ce dont on se prive, en bradant ou ignorant superbement les possibilités de la langue. La proximité de distance obligée annule les possibilités de changement. Fascisme du langage à la mode. Systématique et imposée, l'intimité n'a plus de valeur. L'être se perd alors, se rétrécit, se mutile. Nous devenons unidimensionnels.

Quand on voit quelqu'un pour la première fois, on ne le voit jamais de près, mais de loin. Visage lointain. *Vous*. L'amour peut naître (et peut-être aussi grâce à cette distance, celle de la plupart des portraits). Puis ce même visage, on le voit, aussi pour la première fois, de près. Magie irremplaçable par exemple du premier baiser. De limpides yeux démesurément agrandis, proches des nôtres.

Deuxième image de la photo, deuxième négatif du « sandwich », deuxième élément surimprimé. *Tu*.

Tu, toi, celle que j'aime. Celle à qui j'ai commencé par dire vous. Tu t'es rapprochée – mais comme vous étiez loin, comme j'ai pu rêver de vous... Maintenant tout cela se mêle, l'émotion ne peut plus distinguer entre les visions. Les instants de l'amour ne sont pas ceux de l'observation froide et mesurante, ils mêlent proche et lointain, les parties du corps se superposent, dans l'égarement, dans l'ivresse. Émotionnellement, le mélange des visions est plus juste, rend plus compte du chavirement de tels moments. Jamais on n'y est lucide. L'espace de l'émotion est fragmenté, juxtaposé, ou totalisant, mais jamais unifié.

Mais aussi, comme il était beau ce passage du vous au tu, où un nous s'est construit. Le tu seul pourra s'enliser dans l'habitude, la routine. Nostalgie alors du vous, qui était promesse. Le vous initial est la restauration archétypale de l'amour dans la vie quotidienne. Il faut pouvoir y revenir – et pour cela évidemment l'avoir quitté – pour restaurer l'essence, menacée par la chute ontologique inhérente à tout accomplissement, meurtrier potentiel de la promesse. Rhétorique de l'*énallage*, *cubisme* de la figuration plastique, au fond tout cela ne fait que masquer pesamment et pédantesquement, comme toujours, un secret de la vie. La psyché est double, à deux faces, comme Janus (*bifrons*). Ces deux visages (et laquelle est la vraie ?), je leur parle différemment, et ils me parlent différemment. L'un dit : « Je t'aime », et l'autre : « Je vous crois ».



© Michel Théron – 2011

À suivre...